

Un gros soupir lui répondit seul.

—Tu m'abandonnes, je vais rester seul. Oh ! que je suis malheureux !

Après un instant de silence :—Le soir, reprit-il comme se parlant à lui-même, le soir, quand je rentrerai dans cette chambre, je ne trouverai plus mon amie, je n'entendrai plus cette voix qui me consolait. La misère, la fatigue, la faim, le froid, la maladie, tout cela, je n'aurai personne qui m'aide à le supporter, plus personne !

—Léon, s'écria Marie fondant en larmes et se jetant à son cou, Léon, Léon, aie pitié de moi, ne parle pas ainsi. . . Mon Dieu, faut-il donc tant souffrir !

Mais Léon, qui avait beaucoup de force pour résister aux conseils de la sagesse, n'en avait point pour résister aux mouvemens de ses passions : il ne pouvait pas plus supporter la pensée de voir s'éloigner Marie qu'il aimait en égoïste, qu'il ne pouvait aborder l'idée de la suivre ; aussi, sans vouloir comprendre tout ce qu'il y avait de coupable dans cet abandon à sa douleur, dans cet appel à la tendresse, à la faiblesse de Marie Firmir, il poursuivit :

—Si tu avais voulu, Marie . . . Mais non, c'est impossible, il faut aller jusqu'au bout . . . il faudra peut-être mourir loin de toi . . .

—Léon, par grâce ! interrompit Marie presque sans voix.

Léon reprit après un moment de réflexion ;

—Pourtant si tu l'avais voulu, Marie, nous aurions pu ne pas nous quitter.

—Si je le veux ! s'écria la pauvre femme en joignant les mains.

—A présent que te voilà mieux portante, un peu d'air pur, un peu de bonne nourriture auraient achevé ta guérison ; il y a un mois, le docteur ne demandait pas autre chose. J'espère obtenir dans peu un emploi ; il y a huit jours qu'on m'a parlé d'une entreprise qui se forme et pour laquelle on cherche des agents intelligents et probes ; si tu avais pu attendre . . .

—Attendre, dit Marie, mais comment vivre en attendant ? et puis comment justifier ce retard ? Le docteur se fâchera, il ne voudra plus s'occuper de nous, mes protectrices auront droit de s'étonner de ma conduite, elles la trouveront indélicate . . .

—Quinze jours sont vite écoulés, s'écria Léon ; qui saura que tu les a passés ici, près de moi ? . . . Si tu consentais à ma proposition, nous abandonnerions ce logement qui est triste, où tu es froide, où tu es éloignée des promenades ; nous louerions une jolie petite chambre sur le boulevard Monceaux, tu irais t'asseoir au soleil, tantôt dans le parc, tantôt dans les Champs-Élysées, et si au bout de quinze jours mon espoir ne se réalisait pas, si je restais sans travail, eh bien ! tu me quitterais, Marie. Au moins, nous ne nous séparerions qu'à la dernière extrémité ; au moins nous saurions si ta santé est aussi gravement atteinte que le prétend le docteur ; au moins nous ne mettrions pas deux cents lieues entre nous, avant d'être convaincus par notre propre expérience de la nécessité d'une telle séparation.

—Mais où trouver de l'argent pour nous loger, pour nous nourrir, demanda Marie ébranlée ?

—De l'argent ! il n'en faut pas beaucoup. Vois-tu, je travaille de temps en temps, tu as les provisions de bouche que t'ont fait remettre tes protectrices, quinze francs que t'a donnés le docteur pour le mois de la nourrice, (qui pa-

tientera bien quelques jours), puis, à la dernière extrémité, tes hardes et ton linge.

—Léon, cela n'est pas bien. En détournant ces secours de leur véritable destination, nous tromperions les braves gens qui nous ont tendu la main.

—Les tromper ! s'écria Léon, en quoi, Marie, en quoi ! Si nous entamions la somme qu'ils nous ont confié pour subvenir aux frais de ton voyage, oui, on pourrait, on devrait nous blâmer, j'en conviens ; mais quinze malheureux francs que je gagnerai sans même obtenir l'emploi en question, mais des hardes, qui au fond t'appartiennent, qu'on t'a rendues pour te les donner, je pense, et non pour te les prêter ; mais des provisions qu'on t'a remises pour ton usage particulier et que tu es bien la maîtresse de partager avec ton mari ; quel rapport cela a-t-il avec un dépôt auquel on ne peut toucher sans indécatesse ?

Marie branla la tête comme quelqu'un qui n'est pas pleinement convaincu, mais qui voudrait l'être.

—En vérité, on a bien de la peine à te faire comprendre les choses les plus simples, mon enfant ! . . . Qu'est-ce que je te demande ? . . . Est-ce de renoncer à ton voyage, est-ce d'abuser des bontés du docteur ? non, rien que d'attendre, rien que de ne pas tout abandonner au moment où nous allons tout conquérir. La raison, le bon sens nous conseillent une telle conduite ; le docteur lui-même nous la prescrirait . . . s'il était un peu moins obstiné . . .

—Pourquoi ne pas lui en parler ?

—A lui, prévenu comme il l'est contre moi, contre mon ambition, contre mon *opiniâtreté* !

—Que faire, que faire ? dit Marie en joignant les mains, mais sans élever son cœur à Dieu par une prière directe et précise.

—Marie, ma bien aimée Marie, écoute moi ; cède une dernière fois ; si tu dois me quitter, vois-tu, tu seras heureuse de penser que tu m'as causé cette grande joie, que tu n'as pas durement refusé cette dernière grâce à ton pauvre Léon. Si nous ne devons plus nous revoir ! . . .

Marie mit la main sur la bouche de Léon et l'empêcha d'achever. Elle ne résistait plus ; ces sombres pensées, cette figure si habituellement altérée par le mécontentement et maintenant éclairée par l'espérance, l'idolâtrie qu'elle avait pour son mari, tout cela réussit à triompher de sa conscience ; elle serra Léon contre son cœur, lui promit d'attendre quinze jours, vingt s'il le fallait ; Léon protesta qu'il ne le permettrait pas ; Marie parla encore de ses scrupules. Léon les fit taire ; on se jura de ne toucher sous aucun prétexte à la somme destinée au voyage ; on se promit de la rendre fidèlement dès que Léon serait entré dans son futur emploi ; on pleura de joie, on se demanda pardon des torts passés, on prit d'excellentes résolutions, et l'on fut plus heureux que jamais de se trouver ensemble. Il y avait une année au moins que Marie avait vu son mari aussi tendre, aussi expansif ; c'était tout-à-fait le Léon d'autrefois.

Le lendemain, M. Firmin sortit de bonne heure avec Marie ; il la conduisit au boulevard Monceaux, dans une chambrette qu'il savait être à louer ; puis il revint, prit ses effets, fit transporter par un homme de peine ses meubles, qui n'étaient pas nombreux, et dit au portier que, *maintenant seul*, il se trouvait au large et changeait de logement ; le loyer était payé, le départ eut lieu sans difficulté. Le portier demanda la nouvelle adresse de Léon. Je vous l'apporterai demain, répondit celui-ci d'un air affairé : et cer-